

François Ricard

DISCOURS À L'ACADÉMIE DES LETTRES DU QUÉBEC

Monsieur le Président,
Mesdames et Messieurs les membres de l'Académie,
Cher André Brochu,
Chers amis,

Inutile de dire combien je suis reconnaissant et honoré de recevoir cette Médaille, dont la toute première titulaire, il y a 65 ans, c'est-à-dire juste avant ma naissance, n'était nulle autre que ma chère Gabrielle Roy. D'ailleurs, le passage d'elle à moi, de la grande romancière de *Bonheur d'occasion* au pauvre essayiste que je suis, donne une petite idée de la dégringolade qu'a pu subir en si peu de temps, chez nous comme ailleurs, ce que nous continuons d'appeler la littérature. Pour mesurer cette dégringolade, et même pour simplement la voir comme une dégringolade, il faut sans doute venir, comme moi, d'un autre monde, du vieux monde d'avant le monde qui est aujourd'hui le nôtre. Car on ne choisit pas ses origines, et le hasard de l'histoire et de la géographie a fait que j'ai grandi et reçu mon éducation à une époque et dans un milieu qui, vus d'aujourd'hui, paraissent infiniment lointains, presque inimaginables – si bien que celui qui vient de là, parfois, se sent une sorte d'exilé, ou mieux : le survivant d'un pays dévasté.

Or, maintenant qu'à cause de vous me voici parvenu à l'âge des honneurs académiques, âge à la fois vénérable et terrible où s'amorce la pente descendante conduisant vers vous savez quoi et le long de laquelle il ne sert donc plus à grand-chose de s'occuper de l'avenir, je me plais de plus en plus à évoquer mélancoliquement ce vieux monde évanoui, dans lequel la littérature (puisque c'est d'elle qu'il s'agit ici) conservait un prestige, des pouvoirs et une valeur qu'il serait bien léger de prétendre lui attribuer aujourd'hui. J'étais jeune, sans doute, j'étais idéaliste, mais pour moi comme

pour les aînés qui m'accueillaient dans son territoire, la littérature était la voie royale par laquelle passait mon besoin de découvrir et d'assumer pleinement les grandeurs, les misères, l'énigme infinie de notre humanité. La littérature, alors, était encore un art majeur, peut-être l'art majeur par excellence. Pourvoyeuse d'une beauté dont je n'étais jamais rassasié, maîtresse de perplexité et d'éloignement à l'égard de moi-même, plein accomplissement de ma langue maternelle (y compris dans les textes traduits de l'étranger), elle supplantait tous les discours, toutes les modes, tous les programmes politiques ou autres, et je me sentais devant elle, c'est-à-dire devant les œuvres qui l'incarnaient le mieux à mes yeux, en particulier les grandes œuvres modernes, comme un éternel apprenti, à la fois indigne et privilégié, et donc dans un état constant d'attente et d'admiration. Et cette idolâtrie gouvernait ma vie comme l'eût fait une bien-aimée, à la fois lointaine et proche, douce et sévère, imposant une fidélité absolue et dispensant en même temps une liberté que rien ne pouvait détruire.

Ce n'était pas très original ni méritoire de ma part, cependant, puisque la confiance absolue que je faisais à la littérature, c'était tout mon milieu, toute ma société, d'une certaine manière, qui la rendaient possible et m'y confortaient. Au temps de Gabrielle Roy, par exemple, et encore durant les années 1960, à l'époque de la revue *Liberté*, la littérature occupait dans la conscience et dans l'existence collectives une place de premier plan ; elle structurait l'enseignement secondaire, elle était tenue pour l'expression par excellence de la culture nationale, elle régnait sur les pages culturelles des journaux et les programmes de la radio publique, et l'on attendait d'elle un regard, une imagination, bref, une vue à la fois critique et créatrice de la vie sociale dont la « pertinence » (pour employer un mot à la mode) ne faisait aucun doute aux yeux de personne. Et cette valeur qui lui était reconnue à l'extérieur se répercutait à l'intérieur du milieu littéraire par l'intensité des polémiques et des débats, la présence d'une critique exigeante et cultivée, l'autorité et l'indépendance des écrivains, à qui il ne serait pas venu à l'idée de se considérer comme des « professionnels » ou des vedettes, eux qui se disaient et se savaient avant tout *artistes*. En un mot, la littérature formait, dans l'univers social où j'ai grandi, un monde à la fois solidaire et autonome, conscient de lui-même,

capable de définir ses propres enjeux et tenu par une sorte de fidélité envers l'héritage reçu, fût-ce l'héritage paradoxal du risque et de la rupture.

Jamais, dans ce monde ancien, on n'aurait abandonné la littérature aux professeurs de vertu et imaginé que son rôle fût de moraliser le monde ou de former des citoyens plus conscients, plus charitables ou mieux dans leur peau. Jamais non plus on n'aurait pensé à juger la valeur d'une œuvre d'après ses chiffres de vente, ou d'après l'opinion des chroniqueurs mondains et des amuseurs publics. Jamais la littérature n'aurait été définie par les lecteurs dont j'étais comme un secteur de l'industrie ou du commerce, et une œuvre littéraire digne de ce nom, jamais on ne l'aurait présentée ou reçue comme un « bien culturel », entendre : un produit de divertissement parmi d'autres, ayant pour but de plaire au plus grand nombre de consommateurs possible. Jamais, en somme, on n'aurait traité la littérature comme on la traite aujourd'hui dans les médias qui, sous couvert d'aider à sa « promotion » (ce mot sordide), la mettent au service de leur propre et abyssale inanité ; que des écrivains, aujourd'hui, soient forcés de jouer le jeu et de se mettre à genoux devant le premier échetier venu, qui va traiter leur livre avec la condescendance, l'inculture et, disons-le, la bêtise guillerette qui règnent dans les médias actuels, cela peut se comprendre, car il faut bien vivre ; mais que ces écrivains soient contents de le faire, ou qu'ils réclament de pouvoir le faire encore plus, croyant ainsi servir leur œuvre ou contribuer au salut de la littérature, montre à quel point le vieux sens littéraire s'est perdu.

Jamais, enfin, dans le vieux monde dont je parle, on n'aurait traité (ou laissé traiter) la littérature comme l'a traitée depuis quelques décennies une certaine critique soi-disant savante, qui n'a eu de cesse, sous prétexte de mieux en comprendre le fonctionnement, de la réduire à tout ce qu'elle refusait d'être : une jonglerie plus ou moins frivole avec des signes, sans rapport avec la réalité du monde et de l'existence ; de l'idéologie maquillée ; une vile stratégie de pouvoir ou de distinction ; bref, un simple « phénomène » soi-disant objectif avec lequel toute relation d'ordre esthétique ne saurait être que mystification. (Il n'y a pas longtemps, un brillant professeur, lors d'une soutenance de thèse, reprochait doctement à la candidate, je le cite, de « valoriser son

objet d'étude »). D'abord agressive, voire militante, parce qu'elle considérait comme une tâche urgente de libérer les étudiants (et la société en général) de l'assujettissement à ce surmoi obscurantiste et aliénant, cette critique de ressentiment a si bien accompli sa mission, a si bien réussi à dégonfler et à disqualifier la littérature, qu'il ne lui reste plus rien aujourd'hui à se mettre sous la dent et qu'elle ne fait plus, la plupart du temps, que ronronner inlassablement les mêmes rengaines et distiller des « théories » d'une futilité et d'un ennui proprement insondables.

J'arrête ici cette description un peu lassante, je l'avoue, que chacun pourra compléter à sa guise et dont chacun pourra tirer la conclusion qui lui semble la plus juste. Pour plusieurs, vous le savez, cette conclusion est claire : la littérature a vécu, emportée par les transformations de tout ordre qui nous ont fait entrer dans un monde où elle n'a plus sa place et où les besoins auxquels elle répondait soit trouvent d'autres façons de s'assouvir, soit ont tout bonnement disparu. Comme à certains d'entre vous, j'en suis sûr, il m'arrive parfois de voir les choses de cette manière et de me dire aussi, sans joie mais, curieusement, sans trop de tristesse non plus, que tout cela est bel et bien terminé, que l'âge de la littérature, si magnifiques et irremplaçables qu'en aient pu être les réalisations, ici comme ailleurs, est parvenu à sa fin, de même qu'avant lui l'âge des cathédrales ou, plus prosaïquement, celui de la machine à vapeur, et que ce qui semble survivre – les prouesses de l'édition, l'étonnante multiplication des auteurs, l'inlassable succession des manifestations et des fêtes de la littérature – que tout cela, en réalité, n'est que de la poudre aux yeux, une forme de conjuration aussi risible que touchante par laquelle on croit naïvement ramener les morts à la vie, mais ce ne sont plus que des spectres, d'autant plus bruyants et agités qu'ils n'ont plus aucun poids et que personne n'attend plus rien d'eux. Oui, il m'arrive, dans mes moments sombres, de penser ainsi, et de m'abandonner aux troubles et consolantes délices de la vitupération nostalgique.

Puis, je tâche de me ressaisir, en me disant que la déploration ne sert à rien, et que ce qui apparaît aux anciens comme la fin de leur monde n'est souvent que sa mutation, son remplacement par une nouvelle configuration du même monde qu'eux-mêmes, formés autrement, sont incapables de voir comme la continuation du leur. Ainsi, pleurer

la mort de la littérature, avoir le sentiment que tout est ruines et simulacre, ne serait peut-être qu'une façon de vivre son propre vieillissement, de conjurer sa propre disparition prochaine.

En quoi consiste cette nouvelle configuration ? Que recouvre aujourd'hui le mot de « littérature » ? Je ne le sais pas, et pour ne rien vous cacher je ne tiens pas tant que cela à le savoir. Ce n'est pas que je m'en fiche, loin de là, mais tout cela ne dépend plus vraiment de moi, n'est pas vraiment fait pour moi. Tout ce que je sais, et tout ce qui m'importe au bout du compte, c'est que *ma* littérature, c'est-à-dire le régime littéraire dans lequel j'ai vécu toute ma vie, ressemble aujourd'hui à un continent englouti, dont je me sens, dont nous sommes quelques-uns à nous sentir, pour le meilleur et pour le pire, à la fois des orphelins et des sortes de rescapés. Je ne m'en afflige pas, je ne m'en réjouis pas non plus, mais j'essaie du mieux que je peux d'en prendre acte, c'est-à-dire de ne pas prendre les vessies pour des lanternes, et de vivre, de penser, d'écrire *en conséquence*.

Montréal, le 28 septembre 2011.